

La campagne éclair d'Israël

Alice Parizeau

Volume 9, Number 4 (52), July–August 1967

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29622ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Parizeau, A. (1967). La campagne éclair d'Israël. *Liberté*, 9(4), 141–146.

la campagne éclair d'Israël

Israël, un état jeune, créé en 1948 grâce aux efforts et aux sacrifices de sionistes et sous la pression de l'opinion mondiale, vient de livrer sa troisième guerre. Ses 2 millions 382 mille habitants, — à peine plus qu'il n'en vit à Montréal —, se sont battus contre les Egyptiens, les Syriens et les Jordaniens, qui eux, représentent une masse humaine de 34 millions d'âmes. On s'attendait à une curée, on a assisté à une victoire !

Aussi incroyable que cela puisse paraître l'armée israélienne a réussi non seulement à se battre sur trois fronts, mais encore à occuper Jérusalem et à avancer jusqu'au bord du canal de Suez. Le nationalisme juif a vaincu le nationalisme arabe.

Mourir pour ne pas crever.

L'histoire des dernières années a démontré que la supériorité numérique et la supériorité technique ne suffisent pas pour enrayer la résistance d'un peuple. A l'heure où l'Europe occidentale a dénoncé le nationalisme, les pays du tiers monde continuent à y puiser leur force. Au Viet Nam les Français et les Américains l'ont appris à leurs dépens, mais au Viet Nam il s'agit d'une guerre idéologique, tandis qu'au Moyen Orient il s'agissait, en principe, d'une guerre « sainte ».

Le colonel Gamal Abdel Nasser avait annoncé que les Arabes doivent faire disparaître l'Etat d'Israël de la carte du monde et exterminer ses habitants puisque telle est la mission de l'Islam; à Tel Aviv les Israélites défendaient l'héritage de Moïse.

En réalité, cependant, les Juifs savaient qu'ils doivent mourir au combat « pour ne pas crever dans les camps égyptiens » et c'est cela qui représentait le principal atout du général Moshé Dayan en face du ministre Lévi Eshkol qui croyait encore pouvoir négocier l'ouverture du golfe d'Akaba.

Il est vrai, par ailleurs, que l'état major israélien a livré un combat moderne, qu'il a élaboré une stratégie remarquablement efficace et qu'il a utilisé les ressources humaines jusqu'à l'extrême limite de leur résistance, mais il est tout aussi certain que cela n'aurait pas permis de mener une campagne militaire de plusieurs mois comme c'est le cas au Viet Nam. Car à l'extérieur, comme à l'intérieur de ses frontières, Israël ne pouvait résister à la pression de trois nations arabes unies par une fraternité religieuse et doctrinale.

Tout d'abord la population d'Israël n'est guère homogène et il est probable que certains éléments auraient refusé de tout sacrifier pour subir un tel assaut. C'est là une nation qui se compose de Sabras, hommes et femmes nés en Palestine qui représentent une minorité, et de gens qui sont arrivés de tous les coins du monde. Les Sabras refusent d'avoir pitié du drame juif et reprochent aux hommes venus d'Europe de ne pas s'être défendus l'arme à la main contre les régiments de l'Allemagne nazie. Le gouvernement de Tel Aviv s'efforce de faire disparaître cette source de conflit ouvert, ou latent, et de faire oublier les différences de mentalité en imposant le service militaire obligatoire de deux ans, mais les immigrants d'un certain âge y échappent.

Miraculeusement sauvés de camps de concentration allemands, victimes de persécutions et de l'antisémitisme international, ces citoyens ne peuvent renier leur passé. Ce passé qui leur a enseigné à se cacher, à temporiser et à subir, les a marqués à un point tel qu'ils se méfient du nationalisme aussi défensif puisse-t-il être.

Pour engager un combat contre les Arabes il fallait dominer leur crainte de l'action militaire et leur démontrer que les camps égyptiens seraient plus affreux que ceux d'Adolphe Hitler. Etaient-ils prêts à fuir et à regagner les Etats-Unis ? On l'ignore. Ce qui est certain c'est qu'il n'y a pas eu de panique à Tel Aviv et que l'ère des larmes et du sacrifice muet semble révolue. Les Juifs d'Israël n'ont pas supplié le monde de leur venir en aide, ils se sont défendus seuls et ils ont gagné !

Rien d'étonnant dès lors que la campagne de juin dernier ait créé un immense mouvement de sympathie pour la cause des sionistes et qu'elle ait porté un coup fatal à l'antisémitisme. Dans cette optique, la poignée d'hommes et de femmes qui se sont battus dans le désert a largement repayé, par le tribut de son sang, tous les dons que les juifs américains, français ou autres, ont pu lui envoyer. Aucun état, y compris l'U.R.S.S. n'osera plus tolérer des « pogroms ». La notion même de « sale juif » ou de « youpin », tous ces termes méprisants dont

les Israélites furent abreuvés sous toutes les latitudes, à titre collectif ou individuel, est morte dans les sables du Sinaï. La grande ironie de l'histoire c'est justement cela.

L'Occident qui se dit pacifiste et évolué, réagit en somme comme ces princes du Moyen Age qui ne respectaient que l'épreuve de force. Un minuscule pays a livré le combat contre la marée arabe. Le duel fut passionnant en raison de l'inégalité même des adversaires, on salue donc celui qui a gagné, tout en prenant soin de le mettre en garde contre la tentation de tirer profit de sa victoire.

A l'O.N.U. on a demandé aux Israéliens de soigner les soldats égyptiens perdus dans le désert et de régler le sort des réfugiés palestiniens qui depuis 1948 végètent dans les camps du colonel Nasser parce qu'il a refusé de les aider pour mieux leur permettre de couvrir leur haine. On leur a signifié également que les Occidentaux les avaient aidés et qu'ils devaient manifester leur reconnaissance en se satisfaisant de leurs anciennes frontières. Bref, on s'est efforcé d'ignorer que la victoire remportée par l'Israël lui assure une paix temporaire sans lui apporter, pour autant, la solution des problèmes auxquels il devra faire face à l'avenir et on lui a conseillé de réaliser l'impossible; une entente durable avec le monde arabe...

Les trahison des pacifistes.

Les faits sont là. Les 350 avions, les 300 chars et les 24 hélicoptères dont disposait l'armée d'Israël, contre les 500 avions, les 1,200 chars et les 50 hélicoptères égyptiens, furent payés par les Juifs du monde entier. Nasser a reçu l'aide américaine et soviétique, l'Etat d'Israël a passé des commandes chez les fabricants, français pour la plupart, et il a dû respecter ses engagements financiers.

En somme, pour pouvoir disposer d'un équipement militaire indispensable pour sa survie, l'Etat d'Israël doit assumer des dépenses trop lourdes pour sa population et retarder la mise en valeur des terres désertiques qu'on espère rendre cultivables un jour. Or, déjà, les ressources de ce petit Etat dont la superficie n'est que de 21,000 kilomètres carrés, ne sont pas suffisantes pour faire vivre sa population et pour assurer le développement de son économie. Chaque année une partie de gens éduqués, un large pourcentage d'intellectuels, émigrent vers les Etats-Unis. Le nationalisme sioniste ne suffit pas pour enrayer cette hémorragie d'hommes de valeur et il faudrait imposer des mesures draconiennes et refuser les visas de sortie, pour parvenir à les retenir.

La même constatation s'applique aux règlements qui régissent l'immigration. L'Etat d'Israël reçoit des réfugiés de tout âge qui souvent représentent un poids pour l'économie nationale, et cela est normal, mais comme ses frontières sont constamment menacées, les extrémistes réclament des contrôles et des restrictions qu'on ne peut appliquer sans susciter une animosité dangereuse chez les Israélites demeurant à l'étranger, chez ceux donc qui aident de leurs dons le gouvernement de Tel Aviv.

C'est là un cercle vicieux d'où on ne peut sortir sans assurer une paix durable, basée sur des ententes et non pas sur la force d'un armement coûteux et sur la formation militaire, ou para militaire, de toute la nation. Or, les événements du mois de juin ont rendu le risque d'un conflit plus présent et plus concret, autant en raison de la volonté de revanche des Arabes encouragés par l'amitié soviétique, qu'en raison de la défection de cette protection internationale dont on parle beaucoup dans les discours pieux, mais dont on fait, en réalité, peu de cas.

Car ce n'est un secret pour personne que les Casques Bleus, chargés de veiller sur les frontières arabo-israéliennes, ont été retirés dans un temps record. Il n'est même pas certain que tous les délégués étaient au courant de la chose quand l'ordre de U Thant fut mis en exécution. Il avait suffi que Nasser pose ses exigences pour que U Thant cède, après avoir fait bel et bien un dernier voyage au Caire, mais sans avoir songé à effectuer une visite éclair à Tel Aviv.

Il ne s'agit pas là de paroles et de bonnes intentions, mais d'une réalité irréfutable, inexplicable et qu'on ne saurait justifier.

N'est-il pas troublant, en outre, que certains correspondants internationaux affirment avoir rencontré des Casques Bleus qui combattaient du côté égyptien? Vrai ou faux, on ne le saura sans doute que dans quelques années; ce qui est certain pour le moment, c'est que l'O.N.U. n'a gêné en rien l'action déclenchée par l'Egypte contre l'Etat d'Israël et que cela représente le grand échec, sinon la trahison pure et simple, des pacifistes. Il est peu probable, en tout cas, qu'un citoyen d'Israël puisse encore se faire des illusions sur la protection que lui assure l'armée des Nations Unies.

De Washington à Moscou via Pékin.

A l'heure de la fermeture du golfe d'Akaba, l'Etat d'Israël n'a pu compter ni sur ceux qui de par leur idéologie devraient être ses alliés naturels, ni sur les promesses des grandes puissances. Les événements du mois de juin l'ont démontré très clairement.

Tout d'abord les Soviétiques, qui en 1948 furent parmi les premiers à reconnaître l'Etat d'Israël, ne lui ont pas manifesté leur neutralité bienveillante. Au contraire, aussi paradoxal que cela puisse paraître, les communistes ont allégrement renié l'héritage idéologique de Lénine qui disait dans ses écrits que « tout état socialiste doit pouvoir compter sur l'appui de l'U.R.S.S. » La tentation de gagner l'amitié du monde arabe, qui possède les ressources pétrolifères indispensables à l'industrie internationale, était plus forte que toutes les autres considérations.

Le président Johnson, de son côté, fut obligé de manifester sa sympathie au gouvernement de Tel Aviv, et cela sous peine de perdre le vote de milliers de citoyens américains. La concentration des Israélites sur le sol américain, notamment dans les grands centres urbains, tel New-York, est numériquement trop importante pour qu'un président des Etats-Unis puisse se permettre de ne pas compter avec leur opinion. Il n'en reste pas moins que ce n'est pas la marine américaine qui a forcé Nasser d'abandonner le blocus du golfe d'Akaba.

En ce qui concerne les autres membres de l'O.N.U., aucun incident international n'a démontré encore d'une manière plus spectaculaire à quel point ils comptent peu sur l'échiquier du monde.

Le vieux lion britannique a essayé en vain de défendre les débris de son prestige diplomatique et de ses intérêts au Moyen Orient; son intervention s'est soldée par la destruction de quelques ambassades. La France n'a même pas pu maintenir cette réputation parfaitement artificielle d'ailleurs, d'arbitre désintéressé, élégant et humanitaire, que le président De Gaulle a su lui donner grâce à son prestige personnel. Tout au plus ses ambassades ne furent-elles pas attaquées par des manifestants bien que les usines françaises ont vendu à Israël ses avions...

Le Canada, pour sa part, a su faire preuve d'un humanitarisme authentique. Ce fut le premier qui ait offert de recevoir les réfugiés palestiniens...

En fait, seul le dialogue entre Moscou et Washington comptait!

Quelles étaient les conditions des marchandages des deux grands?

On ne peut s'empêcher de penser que le spectre de Mao Tsé Tung et des Gardes Rouges planait sur les pourparlers. Qu'il ne s'agissait pas uniquement d'éviter un élargissement du conflit du Moyen-Orient, mais aussi et peut-être surtout de consolider ce cordon sanitaire qui demain encerclera la Chine communiste afin de l'empêcher d'utiliser sa bombe.

Etrange coïncidence; les dernières expériences atomiques chinoises ont eu lieu le lendemain du cessez-le-feu au Moyen Orient.

La solidarité de la peur.

Il est évident que l'époque où Molotov écrasait son poing sur les tables de l'O.N.U. est révolue, n'empêche que le ton des dirigeants soviétiques a été rarement plus modéré. C'était à s'y méprendre. Grâce à la traduction simultanée la radio retransmettait dans la même langue les discours des délégués soviétiques et des délégués américains de l'O.N.U. et les ressemblances de leurs attitudes étaient tout simplement frappantes. Seules les déclarations de principe variaient, et encore, à un moment donné les Américains et les Soviétiques demandaient de concert le cessez-le-feu qui fatalement consolidait la victoire d'Israël en rendant impossible la riposte des Algériens, prêts à intervenir. Ce qui avait prévalu, ce fut l'examen froid de la situation. L'Union Soviétique venait de prouver qu'elle avait atteint l'âge atomique qui est celui de la raison, de l'entente et de la... crainte.

Le mythe de la révolution internationale, cher à Trotsky, est mort. Ce qui domine les rapports entre le capitalisme américain et le communisme soviétique c'est la fameuse phrase prononcée par Mao Tsé Tung qui avait prédit que « seule la Chine survivra à la guerre atomique en raison de la densité de sa population et de sa puissance de reproduction. »

En attendant l'ultime bataille entre la Russie et la Chine, dans laquelle les Américains seront fatalement les alliés des Soviétiques, les deux grands s'efforcent de contenir les nationalismes exaspérés des peuples dont la misère est trop extrême pour laisser place à l'examen froid de la situation. On salue au passage l'héroïsme de l'armée d'Israël et on exige qu'il ménage les vaincus.

Mao Tsé Tung a offert son aide à Gamal Abdel Nasser et il ne faut pas qu'il puisse être tenté d'accepter. Pour ne pas pousser à bout le fanatisme arabe, on négocie donc une paix plus ou moins fragile tout en faisant entrer en ligne de compte les intérêts des compagnies de pétrole. Désormais le rideau de fer est infiniment moins étanche que le rideau de bambou et les Soviétiques, qui commencent à se tailler une part du commerce international, sont plus sensibles aux arguments de leurs concurrents capitalistes.

Sur l'échiquier du monde la bataille d'Israël n'a été qu'un épisode parmi bien d'autres...

ALICE PARIZEAU